

ment établies ». On reste confondu devant de pareilles assertions !

Si nous renonçons à critiquer en détail l'œuvre rhodologique de M. Gandoger, qu'il nous soit permis de montrer par quelques exemples, comment notre confrère comprend certains côtés de la question. Il nous cite 15 ouvrages qu'il a consacrés, dit-il, à ses études sur les Roses. Nous l'engageons vivement à renouveler sa bibliothèque. Plusieurs auteurs anciens sont tout d'abord mis en évidence, leurs ouvrages sont d'ailleurs infiniment précieux et tels qu'un prix élevé les exclut de la plupart des bibliothèques. Il est sans intérêt d'apprendre qu'ils figurent dans celle de M. Gandoger, car ils ne fournissent aucune donnée importante pour les rhodologues modernes; il en est de même des *Icones* de Reichenbach dont les 25 volumes ne contiennent absolument rien sur le genre *Rosa*. Par contre les œuvres modernes les plus indispensables ne sont pas même citées. Dans ses *Tabulæ rhodologicæ* l'auteur a critiqué comme étant « complètement fausse l'adoption de certains caractères qui ont servi à Linné et à d'autres anciens auteurs pour les divisions des genres et pour les espèces ». Un tel jugement ne l'empêche pas de les employer couramment dans le même but.

Au début de ses « Observations » M. Gandoger nous apprend qu'il est « à la veille de publier une Monographie des Roses de tout le globe ». A ce nouvel ouvrage nous souhaitons en terminant et sans la moindre rancune un succès complet et un accueil au moins égal à celui que reçut jadis son *Flora Europæ terrarumque adjacentium*, 27 vol. in-8°, 1882-92.

M. Buchet fait la communication suivante :

Sur une prétendue mutation du *Rhus Coriaria* L.;

PAR M. S. BUCHET.

Au cours de la Session extraordinaire tenue par la Société dans les Alpes-Maritimes, en 1910, MM. J. Cotte et Alfred Reynier ont décrit une anomalie fort intéressante du Sumac des corroyeurs, qui doit être rare, puisqu'elle n'avait encore été signalée nulle part, malgré la fréquence de cette espèce dans la

région méditerranéenne. La description que les auteurs donnent de la plante anormale, ainsi que l'excellente planche qui l'accompagne, ne me laissent aucun doute sur la nature cécidologique de cette anomalie.

J'ai naguère eu l'occasion de correspondre avec M. Reynier, un de nos confrères les plus serviables et les plus estimés, à propos d'une nouvelle cladomanie, rencontrée par lui sur l'*Helianthemum italicum*, et je sais, de son propre aveu, que notre confrère aixois ne s'occupe de cécidologie qu'en simple amateur et d'une manière très intermittente. Aussi, ne saurais-je, en toute justice, le rendre responsable des conclusions de l'article en cause. Mais je suis étonné que M. Cotte, qui s'est occupé particulièrement des acarocécidies, rejette, dans le cas du *Rhus Coriaria*, avec de si faibles raisons la cause parasitaire, tandis qu'il accepte avec tant de facilité l'hypothèse, évidemment très à la mode, d'une mutation.

En effet, voici tout ce que je trouve, dans la Note de MM. Cotte et Reynier, pour éliminer le fait d'un parasite : « *Pouvons-nous songer à une anomalie d'origine parasitaire? Il serait étrange, dans ce cas, qu'aucun pied, qu'aucun rameau, qu'aucune feuille n'échappât à l'infestation sur la butte de la Masque et ne nous fît réapparaître en un point donné la physionomie si caractéristique du végétal. Du reste, nous n'avons vu ni sur les tiges et les racines, ni sur les feuilles ou les fleurs, rien qui puisse être rapporté logiquement à la cécidologie. »*

Or, que signifie le premier argument, après cet aveu au début de la même Note : « *On trouve dans ce vallon de la Masque, sur une petite butte formée d'argile et de cailloutis, et entremêlés à quelques *Rhus Coriaria* normaux, un certain nombre de pieds atteints de la même anomalie »*. M. Cotte veut-il dire simplement, qu'il est étrange que les pieds anormaux le soient dans toutes leurs parties? A cela je répondrai que le contraire serait peut-être plus étrange, étant donné que des modifications aussi profondes dans la forme des feuilles, l'absence de dents par exemple et la diminution du nombre des folioles, ne sauraient être obtenues que par un parasite qui vit *dans les très jeunes bourgeons* et qui agit de ce fait sur des organes très peu différenciés : Ce cas n'est pas rare en cécidologie et je ne veux citer

que celui des pieds de *Mentha piperata* attaqués par l'*Eriophyes Menthæ* Molliard, anomalie connue sous le nom de menthe basiliquée, étudiée par M. Molliard il y a quelques années¹. Il est évident que, si l'infestation était d'origine très récente, on pourrait encore trouver des rameaux normaux sur des pieds attaqués, mais, en raison de la multiplication extrêmement rapide des acariens, cette phase intermédiaire est naturellement très courte et, bientôt, tous les bourgeons d'un même arbre se trouvent envahis par les parasites. Quel cécidologue n'a pas remarqué déjà qu'il est à peu près impossible de trouver des inflorescences normales sur les Frênes ou les Saules attaqués par des *Phytoptus*?

D'autre part, il n'y a pas de raison de s'étonner, si les auteurs de la Note n'ont pu trouver trace de parasite ni sur les racines, ni sur les tiges, ni sur les feuilles ou les inflorescences du *Rhus* anormal. Étant donné qu'ils ont examiné ces organes en plein été, il est vraisemblable (s'il s'agit d'Acariens, ce qui est probable) que, depuis longtemps déjà, ces animaux s'étaient réfugiés dans l'intérieur des jeunes bourgeons, où la nourriture leur était offerte d'une façon bien autrement accessible et abondante que sur les feuilles adultes; ces mœurs sont d'ailleurs bien connues pour une foule d'*Eriophyes* et autres *Phytoptides*. C'est au début de la végétation qu'on aurait pu rechercher les parasites sur les rameaux avec des chances de les y trouver.

Je crois avoir démontré que les raisons données par M. Cotte, pour écarter l'action d'un parasite, étaient tout à fait insuffisantes. Il me reste à expliquer pourquoi mon opinion est faite ou peut s'en faire, sur l'interprétation de l'anomalie, bien que je n'aie pas encore reçu les échantillons que M. Reynier m'a très aimablement promis pour le printemps prochain.

Il suffit en effet, à qui s'est occupé sérieusement de cécidies, de lire la description des auteurs et de jeter un coup d'œil sur la planche qui l'accompagne, pour se convaincre que tous les caractères de cette intéressante infirmité sont des *caractères de cécidie*, même ceux qui sont invoqués en faveur d'une mutation, comme la fasciation, la diminution du nombre des folioles,

¹ MOLLARD (M.), *La menthe poivrée basiliquée* (Bull. Scientif. et indust. de Roure-Bertrand fils, 2^e série, n^o 2, p. 3. 1905).

l'apparition de canaux sécréteurs anormaux. On pourra d'ailleurs s'en rendre compte, en comparant, d'une part, les différences qui existent entre la figure représentant ce *Rhus* anormal et la plante connue de tous, avec l'ensemble des différences qui écartent, d'autre part, la Menthe basiliquée de la Menthe poivrée type, d'après la planche accompagnant la Note sus-indiquée de M. Molliard; elles sont absolument de même ordre :

1° Le raccourcissement considérable des rachis, du limbe lui-même et des entrenœuds des tiges sont des caractères tellement connus, dans une foule innombrable de cécidies, qu'il est inutile d'insister. J'en dirai autant du plissement si net des nervures et du recoquillement des feuilles.

2° Si la fasciation et la castration ne sont pas des caractères qui appartiennent en propre aux cécidies, on peut dire néanmoins que ces dernières en sont une des causes les plus habituelles.

3° La largeur plus grande du limbe au dépens de sa longueur, de même que la disparition des dents et du pétiole sont très nettement distinctes, aussi bien dans la planche de M. Molliard que dans celle de M. Cotte, et sont également des caractères bien connus chez bon nombre de cécidies. La seule différence qui existe entre l'intéressant Sumac découvert par M. Reynier et la Menthe basiliquée, au point de vue cécidologique, c'est que la modification des fleurs est beaucoup plus profonde dans cette dernière plante, aucune pièce florale ne se différenciant, la virescence étant complète. On peut expliquer cela par le fait que les bourgeons du rhizome de la Menthe sont éloignés de la partie aérienne et qu'ils se différencient plus tardivement, par rapport à la floraison, que cela n'arrive dans un arbre comme le Sumac. Les organes floraux étant les derniers à subir l'attaque des parasites, il est possible, dans le cas du Sumac, qu'à ce moment ceux-ci soient déjà réfugiés dans les bourgeons et même que la castration ne soit, comme cela se produit souvent, que le résultat d'une action à distance, causée par le trouble profond de la nutrition.

Si je penche en faveur d'une acarocécidie, pour expliquer l'anomalie de *Rhus Coriaria*, c'est surtout en raison de l'infestation généralisée; celle-ci est toujours moins absolue dans le cas d'Hémiptères, et ces derniers laissent plus de trace recon-

naissables de leur passage. Restent encore à envisager le cas d'un parasite radical ou celui d'un Champignon envahissant tous les tissus de la plante. Le premier me semble peu probable (bien qu'il soit possible), parce que c'est principalement et presque exclusivement dans les organes terminaux que se manifeste d'habitude ce genre d'action à distance. Le second me paraît tout à fait invraisemblable, étant donné que M. Cotte a fait l'examen histologique complet de cet anomalie.

Que dire maintenant de l'hypothèse de la mutation, en ce qui concerne notre Sumac stérile? Si l'on veut bien s'en tenir à la définition de de Vries, la mutation se distingue précisément des variations instables et des produits tératologiques ordinaires, en ce qu'elle est transmissible par hérédité, par semis; ce terme ne saurait s'appliquer à une plante qui ne donne pas de graines et l'on devrait alors se contenter du terme de monstruosité. On me répondra que la différence est spécieuse et qu'en réalité tous ou presque tous les monstres sont capables, au moins pendant quelques générations, tant qu'ils peuvent se reproduire, de transmettre leurs caractères : c'est possible; je suis même fortement porté à le croire; mais alors si monstre = mutation, la nécessité ne se faisait pas sentir de créer un nom nouveau.

Dans tous les cas, la circonspection devrait s'imposer quand on parle de mutation ou de variété nouvelle. Voilà déjà bon nombre de plantes qualifiées ainsi qui rentrent peu à peu dans le domaine de la pathologie parasitaire; sans insister sur la prétendue transformation du *Pulicaria dysenterica* en plante dioïque¹, sur le cas du *Medicago ononidea*², de la Menthe poivrée basiliquée et sans doute de bon nombre de pseudo-variétés dont la réduction reste à faire, il serait peut-être temps de passer au crible, une à une, les mutations de ces dernières années. La dernière et toute récente mésaventure de l'*Oenothera nanella* de Vries³, un des modèles classiques du

1. MOLLIARD (M.), *Sur la prétendue transformation du Pulicaria dysenterica en plante dioïque* (Revue générale de Botanique, 1909, p. 1).

2. REYNIER (A.), *La prétendue espèce Medicago ononidea de Coincy* (Bull. de la Soc. botanique de France, 1908, p. 553).

3. ZEIJLSTRA (H.-H.), *Oenothera nanella, eine Krankhafte Pflanzenart.* (Biologisches Centralblatt, t. 31, 1911, p. 129-138).

Ce travail est analysé dans *Bibliographia Evolutionis*, 11-216, p. 90.

genre, un des plus anciens piliers de la doctrine, en est une preuve.

A propos de cette communication, M. Blaringhem fait remarquer « que M. de Vries a provoqué le travail de M. Zeijlstra sur l'existence d'un *Micrococcus* dans les tiges de l'*Oenothera nanella*. Il a lui-même présenté la Note de son élève à l'Académie des Sciences de Harlem et l'a fait connaître à tous. Cette découverte ne modifie en rien la valeur et l'importance de la théorie de H. de Vries qui n'a jamais donné d'explication de la nature des changements brusques ni de leur origine; il n'a constaté que leur apparition et leur transmission.

« Cette espèce a d'ailleurs ce caractère d'avoir avec elle un parasite en commun avec de bonnes espèces, comme le *Lolium temulentum*, avec embryon dans une gaine de Champignons, comme les lignées d'*Althæa rosea*, la Trémière, dont M. Eriksson cherche en vain des représentants non attaqués par le *Puccinia Malvacearum* et que M. Blaringhem, suivant son exemple, n'a point trouvés dans les cultures des environs de Paris, des environs d'Angers, qu'il a visitées dans le but de trouver une seule plante indemne. »

M. Hua lit la Note ci-dessous de M. R. Hamet :

Sur un nouveau *Sedum* du Tibet;

PAR M. RAYMOND HAMET.

J'ai pu récemment étudier, grâce à l'extrême bienveillance de MM. Gage et Smith, les intéressantes Crassulacées récoltées au Tibet par le capitaine Walton. Les résultats de mes recherches seront, je l'espère, publiés prochainement. Aussi me bornerai-je dans la présente Note à la description de la plus curieuse des espèces nouvelles dont la science doit la découverte au capitaine Walton. A lui et à MM. Gage et Smith, dont j'ai pu